

REVUE OU PARODIE DE LITTÉRATURE GÉNÉRALE ?

Dans l'univers confidentiel des revues littéraires, le succès rencontré l'an dernier par le numéro 1 de la *Revue de littérature générale* avait fait sensation. Compte tenu de l'aspect rébarbatif de la plupart des textes publiés, l'explication la plus souvent avancée fut le rapport quantité/prix très avantageux de cette publication : plus de 400 pages pour seulement 50 francs. Il était inévitable qu'une telle anomalie éditoriale suscite des jalousies. La preuve venait d'être apportée qu'avec un *marketing* judicieux, une revue aux ambitions théoriques élevées pouvait créer l'événement. En soi, c'était une excellente nouvelle. Après avoir salué la performance, profitons de la parution du deuxième numéro de la *Revue de littérature générale* pour dire franchement tout le mal que nous pensons de son contenu.

Cette nouvelle livraison confirme les principales orientations du numéro précédent. L'influence du « post-modernisme », tel qu'il sévit depuis plusieurs années dans les arts plastiques contemporains, se fait ici lourdement sentir. La présence de nombreux textes de type « aveugle » – comme on en voit un peu partout dans

les Écoles d'Art – et les incessants caprices typographiques auxquels se livrent les auteurs de la revue – comme si leur but était de pétrifier et de rendre inutilisable tout ce qu'ils touchent (nous y reviendrons) – donnent le sentiment désagréable que cette publication est faite davantage pour être feuilletée, à la manière d'un catalogue, que pour être lue. Passé ce premier écran, on ne peut être que frappé, à la lecture des textes eux-mêmes, par l'absence de dimension critique de la revue – absence compensée, il est vrai, dans ce numéro comme dans le précédent, par toutes sortes de boucliers théoriques, et par un certain nombre de cautions prestigieuses, d'alibis marginaux ou de « pré-textes » à peine antérieurs. Le résultat de cette « opération » (pour utiliser un mot qui revient souvent dans la *Revue de littérature générale*) est une évacuation totale de l'Histoire et, évidemment, de la Révolution.

On ne s'intéresse jamais de trop près aux questions de technique et de forme. Mais pourquoi réduire systématiquement les grandes inventions de langue à de simples procédés et trouvailles ? Pourquoi abaisser les auteurs à cette figuration triste, dans l'atmosphère déprimante d'une sorte de concours Lépine de l'expérimentation littéraire, où Lautréamont devient un « nécessaire plagiaire » et Pound un auteur de « collages polyculturels » ? On assiste en fait à une entreprise de « nivellement » (revendiquée par les rédacteurs de la *Revue de*

littérature générale), d'autant plus fallacieuse qu'elle rabat les unes sur les autres des pratiques qui n'ont pas connues un égal développement. Ce qui ne suffira jamais à faire des quelques amusements verbaux de Schwitters ou de Duchamp l'équivalent des œuvres et de l'enseignement considérables de Joyce et de Roussel.

Quand la mise en page se fixe un but au-delà des ciseaux et de la colle, cela donne les ouvertures magnifiques d'Arno Schmidt dans *Soir bordé d'or* (finement commentées par son traducteur, Claude Riehl). Ouvertures hélas immédiatement murées par un montage infantile de textes de Bakhtine et du même Arno Schmidt. On ne comprend pas cette vengeance contre ces deux auteurs. Qu'ont-ils fait de mal ? Pourquoi cette inutile cruauté graphique au lieu de nous laisser associer librement ? On pense à ce que disait Rossellini : « Tout l'art d'aujourd'hui devient chaque jour plus infantile (...) C'est ou la plainte ou la cruauté. »

Les néo-iconoclastes de la *Revue de littérature générale* ont une hantise – ce qu'ils appellent ironiquement « la vraie vie du dehors » – et une dent contre ces « ex-iconoclastes » que sont Sollers et Denis Roche. Il est vrai que la poésie de ce dernier se donne, dès l'avant-propos de son premier recueil, *Récits complets*, un point de départ cherchant à concorder « avec quelques-uns de ces instants qui donnent la vie gagnante » (c'est nous qui soulignons), et lorsqu'il ouvre « latéralement » le poème, c'est pour « pousser la

clôture électrique vers une herbe plus verte ». De même, la nouvelle façon d'écrire de Kerouac a moins pour projet la déprédation syntaxique que la rapidité, l'emportement, l'enthousiasme. La force qui projette Kerouac comme marmiton sur les bateaux, pompiste dans une station-service, chroniqueur sportif, serre-frein aux chemins de fer, assistant-scénariste à la 20th Century Fox, serveur dans un débit de limonade, cueilleur de coton, guetteur de feux de forêt – c'est cette même force qui lui permet de découvrir la « prosodie propulsive » de *Sur la route* puis des *Souterrains*, un livre « improvisé » en quinze jours. Les auteurs de la *Revue de littérature générale*, quant à eux, ont également une hantise de « l'inspiration » – à leurs yeux un « concept bourgeois » – mais qui a tout à voir avec le souffle. Est-ce pour cette raison qu'à les lire on sent si rarement passer le vent du boulet ? Les bricolages d'œuvres qu'ils nous proposent font partie de la pléthore des dix mille objets manufacturés de l'art contemporain. L'exemple de certains artistes conceptuels ou minimalistes, comme Sol Lewitt, serait pourtant à méditer. Leur œuvre maigrit à mesure que leur signature augmente, comme s'ils enlevaient ainsi directement sur la matière. Ils signent des certificats de projets pour prouver qu'ils sont bien les auteurs des travaux présentés en leur nom. Cette illusion de maîtrise du passage du projet à l'œuvre (quand on sait combien c'est la matière même qui conduit l'œuvre) est comparable

à la programmation ^{des} effets de texte recherchée par la *Revue de littérature générale*. On a perdu le dehors, le réel, le monde, la nature, l'hétérogène – et on trouve ça normal. Il ne reste que maniérisme et rhétorique sans fin.

Voici ce que Gilles Deleuze écrivait des procédés en littérature : « Le procédé pousse le langage à une limite, il ne la franchit pas pour autant (...) Le procédé n'est que la condition, si indispensable qu'il soit. Accède aux nouvelles figures celui qui sait franchir la limite. » Parmi les boucliers théoriques utilisés par la *Revue de littérature générale* se trouvent justement beaucoup de très-mal-dits-pseudo-Deleuziens. Le comble étant certainement atteint par Bernard Stiegler, dans un sommet de crétinisation inter-active, où il est question du « devenir-cinéma de la musique » et du « devenir-musique des images » (!) – quand Deleuze parlait, lui, de « devenir-enfant de la musique » ; du retard du visage et de la plasticité – plus rassurante – sur la voix ; du devenir-homme impossible ; de la vie comme œuvre d'art.

On pourrait presque croire, en refermant cette revue, à une parodie réussie d'avant-gardisme littéraire – d'autant plus pince-sans-rire que l'on ne peut jamais être certain que son humour n'est pas involontaire.

Tristram et Dao